

DE « LA GUERRE DES SEXES » À CELLE DU « GENRE » DANS LES DESSINS SATIRIQUES

Alain DELIGNE

Nous voudrions commencer par une observation sur la difficulté de rester neutre quand une femme, ou en l'occurrence un homme, soulèvent la question dite des sexes, car l'on est automatiquement partie prenante. Si l'on évoque par exemple la question de l'androcentrisme, sa force sournoise se trahira déjà dans la simple énonciation du problème : en effet, on parle toujours de la « question des femmes », mais a-t-on jamais parlé de la « question des hommes » ? On ne peut donc que se déplacer avec précaution dans ce domaine, car on développe là souvent de l'affectivité, dont il faut être conscient.

Nous partirons d'une apparente évidence, celle de la différence des sexes, et nous nous demanderons en quoi une telle opposition peut déboucher sur un conflit, sur la nature duquel nous nous interrogerons. Puis nous progresserons vers la notion de « genre », qui met en cause la différence supposée naturelle entre les sexes ainsi que le « sexisme ». Entre temps, on aura jeté des ponts vers la caricature, que l'on aura redéfinie étymologiquement, et aussi effleuré des disciplines comme l'anthropologie ou la psychanalyse, très présentes dans les débats.

La relation d'amour, de haine et de désir a été placée sous le signe de la violence au plus tard depuis l'ultimatum lancé par la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont qui, à propos de son plan de conquêtes féminines, avait exigé d'elle une réponse en « deux mots ». Et ce fut le fameux : « Hé bien ! la guerre ! »¹. En fait, la marquise ne faisait là que reprendre les métaphores guerrières de Valmont, un Alexandre qui voyait dans les femmes des ennemies

¹ Pierre Choderlos de Laclos, Lettre 153 des *Liaisons dangereuses*, 1782.

à séduire par de « savantes manœuvres »². Mais pour le dire d'emblée, une vraie guerre suppose 1) des adversaires conscients de l'enjeu, 2) un équilibre minimal des armes et 3) une lutte à ciel ouvert. Or les adversaires de Valmont ne connaissent pas l'enjeu, ils sont inégaux (une vierge qui sort du couvent ou une femme mariée qui s'ennuie), et les manœuvres sont hypocrites. Mais Valmont et la marquise, eux, ne pouvaient que s'affronter violemment, d'autant que s'affichait une démonstration de force de la part d'une femme remplie de haine envers le sexe masculin et le sien propre. Certes, la fiction de Laclos reflète les mœurs libertines de l'aristocratie d'alors, à l'intersection du privé et du public. Mais l'œuvre n'a rien perdu de son actualité, car depuis, la dite « guerre des sexes » s'est généralisée, toutes classes et races confondues, pour se compliquer depuis quatre à cinq décennies, en Occident du moins, d'un débat violent sur les études de genre.

Mais demandons-nous d'abord ce qu'est une opposition conflictuelle. Il n'y a en fait de conflit qu'humain. Et même dans une cosmologie présocratique comme celle d'Empédocle, il n'y a de conflit Haine/Amour que dans la mesure où cette cosmologie est fondée anthropologiquement. Les principes Haine et Amour sont des opposés. Sont-ils pour autant contradictoires ? En fait, il nous faut ici différencier « opposition » et « contradiction ». On sait que chez Hegel la dialectique est l'essence même de la réalité, pensée comme une logique contradictoire. La contradiction est interne à la réalité et elle débouche sur une synthèse. On a alors à faire à la fameuse « identité de l'identique et du non-identique »³, unité où les contraires sont synthétisés, alors que dans l'opposition conflictuelle, on est face à face, on reste séparé en termes d'extériorité.

On entre en conflit quand des intérêts deviennent inconciliables. On atteint alors le niveau d'une crise. Et le conflit sera un processus possible de résolution de la crise. Mais pourquoi se bat-on ? Parce qu'il y a un enjeu, qui est la victoire. Alors que la contradiction est d'ordre logique, l'opposition est réelle, et la violence, qui n'est pas toujours seulement verbale, est l'essence même du conflit. Sous la Révolution, l'émancipation des femmes a pris la forme d'une lutte politique sans merci parce qu'il y avait un enjeu clairement défini : juridique et social. Il n'est que de penser ici à l'androcentrisme de la

² En fait, cette phraséologie guerrière est le reflet d'un transfert compensateur, sur le plan érotique, d'exploits militaires devenus impossibles pour l'aristocratie sous Louis XVI.

³ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *L'Encyclopédie des sciences philosophiques, I, La science de la logique*, trad. fr. par B. Bourgeois, Paris, Vrin, 1970.

Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, contré en 1791 par Olympe de Gouges qui avait proposé une *Déclaration des droits de la Femme et de la Citoyenne*. Nous reproduisons ici un dessin très accusateur de Catherine Beaunez (Fig. 1) : la composition place la femme en position inférieure, comme souvent encore dans la réalité, et c'est l'homme qui prend la parole pour lire un texte unilatéral, ne prévoyant qu'une place subalterne à la femme.



Fig. 1 : Catherine Beaunez, « Déclaration universelle des droits de l'Homme », dessin réalisé en 2008 pour la Ligue des droits de l'Homme.

À ce sujet, ajoutons que les violations des « droits de l'homme » – l'on ne dit toujours pas « droits de la personne » – concernent aujourd'hui encore en majorité... les femmes. Un autre détail ?

Il n'y a pas de conflit sans enjeu, avons-nous dit. Donnons encore l'exemple de la parité, laquelle est devenue en France un objet de lutte pour les femmes parce qu'à nouveau un objectif devait être atteint : le partage égal du pouvoir politique au Parlement et au Sénat. On aurait donc très souvent une asymétrie à l'origine du conflit homme/femme.

Mais d'où vient cette asymétrie ? Selon l'anthropologue Françoise Héritier⁴, la différence des sexes serait une donnée naturelle biologique. En effet, les corps seraient d'abord anatomiquement différents : pour un Wolinski par

⁴ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 10.



Fig. 2 : Georges Wolinski, « Les filles ont une fente », 1977, in *Gaston la bite*, Paris, Denoël, 1987, p. 6.



Fig. 3 : Cabu, « Recensement » (non daté), in *Roti de beauf. Les cent meilleurs dessins de Cabu*, Paris, Le Cherche midi éditeur, 1985, p. 78.

exemple, les différences seront visibles (Fig. 2) et, pour un Cabu, elles seront palpables (Fig. 3). Et toujours selon l'anthropologie, les corps sont aussi physiologiquement différents par les liquides qu'ils produisent, sperme pour l'un, sang et lait pour l'autre.

Or, constater une telle dualité ne suffit pas. Encore faut-il l'interpréter. À cette fin, il nous semble utile de recourir ici aux concepts de « vérité » et de « sens ». S'il y a donc bel et bien une *vérité* de la différence des sexes qui nous serait imposée par la nature, et qui permet la génération, toute la question est néanmoins de savoir quel *sens* lui donner. Cela en devient un problème d'évaluation. Et c'est ainsi que, d'après l'anthropologie, l'on passerait de la nature à la culture et à ses productions symboliques : ce *sens* en effet diffère selon les cultures. Or, la différence entre masculin et féminin – si du moins l'on fait abstraction de l'hypothèse du matriarcat – a, curieusement, toujours été valorisée au bénéfice du masculin, alors qu'il suffirait de passer par la sémantique des antonymes pour douter du bien-fondé d'une telle valorisation : le contraire de « différent » est en effet « semblable », et non pas « inégal ». Et pour juger de l'emprise quasi universelle de cette asymétrie sur

les esprits, il est instructif d'aller voir dans des domaines en soi tout à fait étrangers à la question. Ainsi, Charles Blanc, agitant encore au XIX^e siècle la vieille querelle du coloris en peinture, a pu écrire : « Le dessin est le sexe masculin de l'art ; la couleur [...] le sexe féminin [...] il faut que le dessin conserve sa prépondérance »⁵. Le « il faut que » établit ici un lien de nécessité avec la virilité. Par ailleurs, on ne soulignera jamais assez qu'une valorisation de la différence au profit du masculin présuppose l'hétérosexualisation du désir comme cadre de pensée et aboutit ainsi à négliger d'autres différences d'identité sexuelle ainsi qu'à passer sous silence des différences de classe ou de race entre les femmes.

Mais attachons-nous encore au processus précédemment constaté d'acculturation. Avec ses vêtements et ses instruments, la culture serait, selon Sylviane Agacinski, l'art de cultiver les différences naturelles⁶. Ce n'est donc pas un hasard si la mode s'est tant occupée de la différence des sexes, mais pour en accentuer les traits (même si on a pu observer récemment une tendance à la mode unisexe). Sylviane Agacinski note encore que la culture orne par l'artifice le trait naturel, « comme on maquille un visage »⁷ ; et depuis toujours, on a usé du travestissement pour représenter la différence des sexes, pour la singer, la caricaturer : phénomène que nous aimerions appeler ici « le caricatural ».

Le caricatural donc, au sens de représentation exagérée, mais sans la dimension de satire. Dimension qui est précisément constitutive du contenu propre de la caricature au sens critique de technique d'agression. L'on définira ici plus étymologiquement la *caricatura* (« charge » en italien) comme une technique qui fait subir à ses objets une transmutation opérant selon d'autres lois de la *pesanteur*⁸. Et ces objets ne sont pas seulement des individus ou des groupes d'individus, mais aussi des choses, des mentalités ou des systèmes de représentation idéologique. Par des procédés principalement de déformation et de réduction, qui constituent selon le lexique guerrier de Gombrich tout un « arsenal »⁹ d'armes destiné à attaquer ses cibles, cette

⁵ Charles Blanc, *Grammaire des Arts du dessin, Architecture, sculpture, peinture*, Paris, Librairie Renouard/Henri Laurens éditeur, 1867, 3^e éd, 1876, p. 21.

⁶ Sylviane Agacinski, *Politique des sexes. Précédé de Mise au point sur la mixité*, Paris, Seuil, 2001, p. 43.

⁷ *Ibid.*

⁸ Thèse dont nous analysons les conséquences dans un livre à paraître fin 2014 chez l'Harmattan sous le titre : *Charger. L'idée de pesanteur en caricature*.

⁹ Ernst Hans Gombrich, « L'arsenal des caricaturistes », in *Méditations sur un cheval de bois et autres essais sur la théorie de l'art*, trad. fr. par G. Durand, Paris, Phaidon, 2003, pp. 127-142.

technique donne ainsi plus de *poids* aux caractéristiques retenues. Elle joue donc ostensiblement avec les effets de la *gravité*. Et c'est ainsi qu'elle refigure plastiquement ses objets pour alors les interpréter satiriquement ou humoristiquement. Ce faisant, elle fait voir ce qui nous avait échappé.

Comme les discours sur le sexe et le genre mettent souvent en avant le corps, tel qu'il est nous est donné par la nature, ou déformé par la culture, ou encore transformé par la chirurgie, de tels contenus se prêtent de manière privilégiée à la caricature morphologique. Nous en voulons pour preuve cette charge, « Déjà 387 opérations de chirurgie esthétique pour Mickael Jackson » (Fig. 4), où Cabu imagine le chanteur transgenre, avec ici un magnifique déplacement du centre de gravité. Mais plus généralement, les discours sur le sexe et le genre, en tant qu'ils reflètent aussi des systèmes de représentations, peuvent être également objets de la caricature au sens défini ci-dessus de critique des idéologies ou de dénonciation de stéréotypes.

Demandons-nous maintenant comment l'on est passé du sexe au genre. En fait, on a associé le « genre » à la formule de Simone de Beauvoir « on ne naît pas femme, on le devient »¹⁰, dont notre ex-Première Dame propose ici une version légèrement modifiée (Fig. 5), et où Honoré nous offre un bel exemple d'« ironie-mention » : l'adaptation incongrue du philosophème existentialiste crée un effet de décalage.

Quant au « genre », il aura fallu attendre les années 1960 pour qu'aux États-Unis le psychanalyste Robert John Stoller et le sexologue John Money, qui avaient travaillé respectivement sur la transsexualité¹¹ et l'hermaphroditisme¹², proposent la distinction entre *sex* et *gender* (rendue possible par les ressources de l'anglais). Selon eux, le corps constituerait mon identité sexuelle, et le moi, mon identité de genre. La réalité physiologique et génétique du corps relèverait de la nature, alors que le moi serait défini culturellement. La notion de genre s'est d'abord voulue purement descriptive. Mais les sciences sociales se sont vite lancées dans une entreprise critique de déconstruction des codes masculin et féminin, en tentant de montrer que les comportements censés être naturels étaient en fait des constructions sociales. La femme que l'on devient de Simone de Beauvoir ne désignait ainsi pas une

¹⁰ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949, p. 285.

¹¹ Robert John Stoller, *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, trad. fr. par M. Novodorsqui, Paris, Gallimard, 1978 (titre original : *Sex and Gender*, 1968).

¹² John Money, *Hermaphroditism: An Inquiry into the nature of a human paradox*, Thèse de doctorat non publiée, Cambridge (Massachusetts), Harvard University, 1952.



Fig. 4 : Cabu, « Déjà 387 opérations de chirurgie esthétique pour Mickael Jackson ! » (non daté), in *Les interdits de Cabu. 265 dessins inédits présentés par Jérôme Duhamel*, Paris, Albin Michel, 1989 (sans pagination).

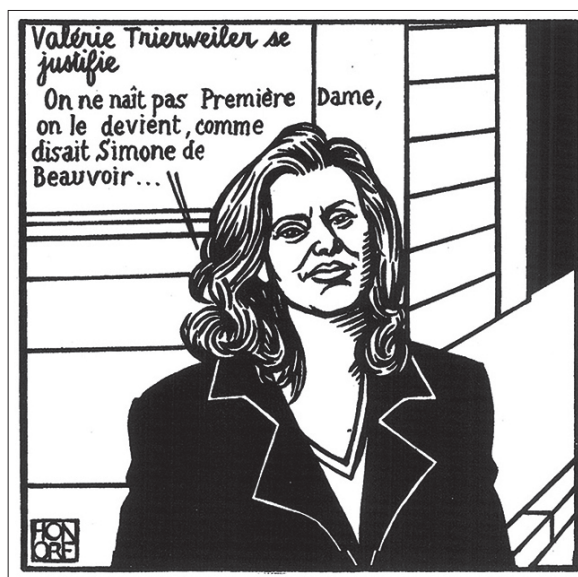


Fig. 5 : Honoré, "Valérie Trierweiler se justifie. On ne naît pas Première Dame, on le devient, comme disait Simone de Beauvoir...", *Charlie Hebdo*, n° 1048, 18 juillet 2012, p. 5.

identité sexuelle, mais d'avance un *gender*, donc un « genre », mot qui, en ce nouveau sens, date en France de l'introduction des *gender studies* dans les années 1970 par des sociologues pionnières comme Christine Delphy.

Quand on devient – ou que l'on refuse de devenir – femme ou homme, c'est toujours dans le cadre de sa propre culture. Et avec la possibilité de le devenir toujours différemment. Or, c'est précisément ce point qui a retenu l'attention de Judith Butler dans ses premières études sur la question : être une femme, ce serait être soumise à un processus sans fin¹³. Mais s'il y avait aussi quelque chose d'inachevé en l'homme ? Et si un homme ne naissait pas non plus homme ? On le voit : le concept de « devenir » pouvait dès lors

¹³ Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* (1990), trad. fr. par C. Kraus, Paris, La Découverte, 2005, p. 109 : « le terme *femme* renvoie lui-même à [...] une expression en construction dont on ne peut pas, à proprement parler, dire qu'il commence ou finit. En tant que pratique discursive ininterrompue, ce terme est susceptible de faire l'objet d'interventions et de resignifications ».

s'appliquer dans plusieurs directions et échapper au cadre de pensée binaire, dans lequel pensaient encore de nombreuses féministes, qui ne remettaient pas toujours en cause le modèle prédominant hétérosexuel dit naturel.

Au « devenir » s'oppose l'« être ». Nietzsche parlait de « métaphysique de la substance ». Dans son esprit, la « substance » ou l'« être » étaient des fictions que reflète la forme grammaticale du sujet et de ses attributs (= je suis *plus* prédicat). Or, cette critique nietzschéenne du substantialisme a servi le propos de Butler¹⁴. Car revendiquer d'« être » une femme ou hétérosexuel[le] serait un symptôme de cette métaphysique appliquée. Une telle revendication tend en effet à subordonner la notion de genre à celle d'une identité substantielle et à conclure qu'une personne est un genre et qu'elle l'est obligatoirement en vertu de son sexe.

En ce sens, Butler pense que le genre est le produit de pratiques performatives longues et complexes d'identification de soi¹⁵, générées par une hétérosexualité obligatoire (d'où l'exemplaire « Enfin, je suis moi ! » de Michael Jackson, Fig. 4). En fait, que se produit-il quand on veut passer d'un genre à l'autre ? Il y aurait là deux « actes de langage » : un premier, consistant à s'auto-identifier (Alain deviendra Aline ou inversement), et un second, qui sera un acte d'adresse : un appel aux gens pour être reconsidéré comme fille ou comme garçon¹⁶. *Doing gender*, dit Butler à juste titre¹⁷. Performativité que l'on retrouverait à l'œuvre dans la caricature : si la charge se veut en effet transformatrice d'un état de choses, on pourrait la définir par analogie comme un « acte d'image » (idée que nous développons dans notre livre à paraître [cf. note 8]).

Les études sur le genre dénoncent des oppositions figées : outre masculin/féminin, actif/passif, nature/culture, normal/anormal. En fait, le structuralisme d'un Lévi-Strauss ou la psychanalyse d'un Freud y avaient trouvé leur compte, qui réduisaient tous deux leur objet à de tels contrastes binaires. Freud a par exemple défendu l'idée d'une supériorité de la sexualité génitale sur la sexualité infantile. Ce qui faisait que les personnes entrant dans la catégorie médicale de l'« inversion » ne parvenaient pas à atteindre la norme et restaient des « pervers polymorphes ». Butler a, de son côté, beaucoup

¹⁴ J. Butler, *Ibid.*, pp. 90-91.

¹⁵ Judith Butler, *Défaire le genre* (2006), trad. fr. par M. Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, nouvelle édition augmentée, 2012, p. 242.

¹⁶ *Ibid.*, p. 293.

¹⁷ *Ibid.* : « Le genre est une sorte de faire » (p. 13).

insisté sur la « souffrance de genre » ressentie par les inverti[e]s (= les homosexuel[le]s) ou aussi par les transsexuel[le]s : c'est qu'on pathologise leur cas, jugé sinon difficilement compréhensible par les médecins, les psychiatres, les parents, la société. Vial a imaginé un petit Freud confronté à la réalité de l'homoparentalité (Fig. 6). Que celle-ci soit masculine ou féminine, elle met à rude épreuve la fameuse triangulation freudienne enfant/papa/maman. Comment en effet les complexes d'Œdipe ou d'Électre peuvent-ils dès lors se développer chez l'enfant mâle ou femelle, si manque l'un des deux parents ? On signalera néanmoins que le Freud représenté ici a une face de vieillard et que donc le problème ne se pose plus pour lui.

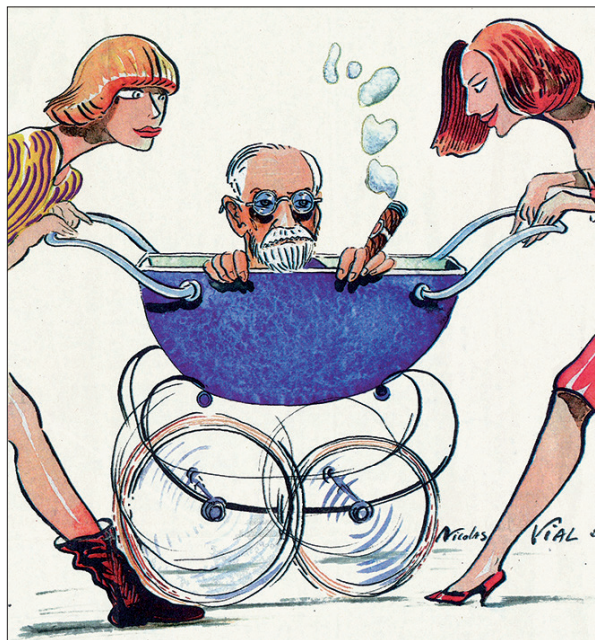


Fig. 6 : Nicolas Vial, « Freud », *Le Monde*, 9 novembre 2012, p. 20.

La déconstruction de la nature comme évidence peut mener, avec la « théorie *queer* » (terme anglais signifiant « étrange »), à une dé-différentiation sexuelle au potentiel très subversif (subversion commune à ces actes d'image que sont souvent les caricatures). Le livre d'Anne Fausto Sterling¹⁸ donne ainsi aux corps une visibilité différentielle sans précédent en faisant proliférer les catégories, que résume bien le sigle LGBTQI (Lesbiennes, Gays, Bi-, Trans, *Queer* et Intersexués), sans parler des *butch* (les femmes homo jouant le

¹⁸ Anne Fausto-Sterling, *Corps en tous genres. La dualité à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte, 2012.

mec) ou encore des femmes aimant des hommes trans. Contentons-nous ici de montrer quelques dessins de mœurs, d'abord sur les garçons, comme on dit, « Les gays de San Francisco attendent la prochaine grande secousse sur l'échelle de Richter » (Fig. 7), sur les transsexuels, « Visite au Brésil : le pape au pays des travelos » (Fig. 8) ou encore, « Transsexualité », de Wolinski, qui,

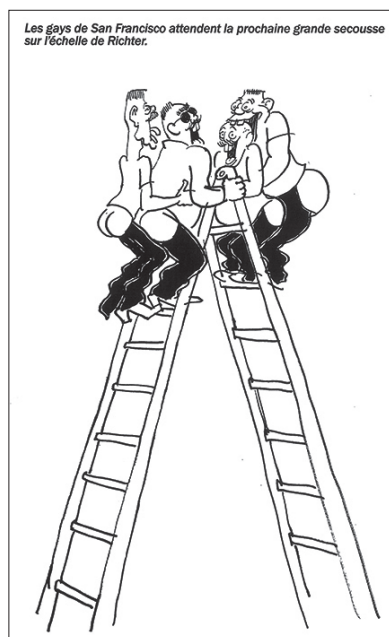


Fig. 7 : Cabu, "Les gays de San Francisco attendent la prochaine grande secousse sur l'échelle de Richter" (non daté), in *Les interdits de Cabu. 265 dessins inédits présentés par Jérôme Duhamel* Paris, Albin Michel, 1989 (sans pagination).



Fig. 8 : Cabu, « Visite au Brésil : le pape au pays des travelos » (non daté), in *Les Abrutis sont parmi nous. 251 dessins présentés par Jérôme Duhamel*, Paris, Albin Michel, 1992 (sans pagination), antépénultième page.

dans un superbe chiasme où les partenaires se tendent agressivement le miroir de leur passé, *pondère* autrement des stéréotypes genrés (Fig. 9).



Fig. 9 : Georges Wolinski, « Transsexualité » (non daté), in *Gaston la bête*, Paris, Denoël, 1987, p. 60.

Le dernier chapitre « De la politique à la parodie » de *Trouble dans le genre*¹⁹ concluait sur la question du *drag* (terme désignant la performance hyperbolique de la féminité que font les *drag queens* ou celle de la masculinité que font les *drag kings*). Dans la théorie de la performativité de Butler, le *drag* est une allégorie excessive du mode de construction du genre (proche donc de ce que nous avons entendu plus haut par le « caricatural »).

Cette extension du domaine des sexualités a choqué les traditionnalistes. Lors des « manifs pour tous » du printemps 2013 en France, certains ont par exemple mis en garde contre un risque de « guerre civile » en nous promettant

¹⁹ J. Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., pp. 267-276.

« du sang »²⁰. C'est dire combien pour ces gens l'enjeu était fort, ici l'adoption d'enfants par des couples homosexuels. On a d'ailleurs à cette occasion fait beaucoup valoir le droit des enfants à être protégés (d'où l'impératif visible juste au dessus de la bande dans l'ironisation de Cabu sur les meneuses du mouvement, Frigide Barjot et sa supposée compagne Christine Boutin (Fig. 10), où, selon les lois de la *pesanteur*, le vulgaire « gouines » les tire vers le bas.



Fig. 10 : Cabu, « Non aux manifs de vieilles gouines », *Charlie Hebdo*, n°1092, 22 mai 2013, couverture.

À partir des années 1970, une réflexion critique s'est engagée sur les codes sexués. Sur le concept de « racisme », on a modelé celui de « sexisme », lequel doit beaucoup à l'existentialisme, qui luttait contre les essences. Or, si la race est précisément une substance usurpée par ces « salauds » de Blancs – c'est Sartre qui parle²¹ – qui s'affirment supérieurs en fonction simplement

²⁰ « La colère des anti-mariage gay », LePoint.fr, 12 avril 2013, [En ligne] http://www.lepoint.fr/societe/les-anti-mariage-gay-tentent-d-atteindre-le-senat-12-04-2013-1654539_23.php (consulté le 29 août 2014).

²¹ Sartre emploie ce terme dans *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1970, p. 85.

de leur couleur de peau, il en va de même du sexe masculin, qui serait aussi supérieur par essence. En 1974 paraissait un numéro des *Temps modernes* confié à des féministes et intitulé « Les femmes s'entêtent », au sens de femmes en colère contre le sexisme. C'était jouer humoristiquement avec la préposition privative (donc « sans cervelle »), retournement en soi risible d'un stéréotype genré. La philosophe féministe Geneviève Fraisse rappelait dernièrement dans un livre d'entretiens²² l'existence dans *Les Temps modernes* de la rubrique « Chronique du sexisme ordinaire », qui pratiquait systématiquement le détournement de sens, ou encore le calembour, comme celui-ci fabriqué à partir de deux titres d'Antoine de Saint-Exupéry : « Viol de nuit, Terre des hommes ». Thème qu'illustre à sa manière Cabu, où le beauf s'adresse à sa chose en ces termes : « Qu'est-ce que j'apprends ?... Tu ne veux plus être violée ? » (Fig. 11), charge contre une conception très virile (et alcoolisée) du mariage.



Fig. 11 : Cabu, *Rôti de Beauf. Les cent meilleurs dessins de Cabu*, Paris, Le Cherche midi éditeur, 1985, p. 90.

²² Geneviève Fraisse, *La fabrique du féminisme. Textes et entretiens*, Congé-sur-Orne, Le passage clandestin, 2012, p. 259.

Lié au sexisme, il faudrait encore mentionner le problème du peu de visibilité des tâches ménagères (ici, à l'arrière-plan dans le dessin), mais aussi des homosexuel[le]s dont on peut certes sortir par un *coming out* (mais le *coming out* lesbien serait plus délicat à négocier), ou encore des femmes en arts²³.

Mais quand peut-on dire qu'il y a sexisme ? Quand des textes ou illustrations décrivent hommes et femmes dans des fonctions stéréotypées qui ne reflètent pas la complexité sociale et historique. On aboutit alors à une représentation exagérée des rôles masculins et féminins²⁴ : où nous retrouvons notre concept de « caricatural », au sens donc d'hyperbolisation non satirique (et dont relevait déjà le marquage prononcé de la femme par la marquise de Merteuil). Une chercheuse a proposé un « lexique sexiste » d'images catégorisant par exemple « Maman », qui portera toujours un tablier pour les activités ménagères (Fig. 11), et « Papa » qui, s'il n'est pas associé au travail à l'extérieur²⁵, le sera à son fauteuil, symbole du pouvoir domestique. Une autre caricature de Cabu sur *La Journée de la femme* semble aussi avaliser ces stéréotypes : toujours installé dans son fauteuil, le pacha s'écrit : « Tiens ! C'est vrai !... Y'a longtemps que j'ai pas été rue St Denis... »²⁶. Par beauf interposé, c'est une critique du machisme ordinaire.

Dans le même esprit, on mentionnera encore d'autres jeux sur les stéréotypes : par exemple sur l'idéalisation de la mère par un fils hyper-viril au menton couillu avec « Toutes des chiennes, sauf Maman » de Reiser (Fig. 12), ou encore sur la femme-objet avec « Vive la bombe à neutrons... ! », de Cabu (Fig. 13). Occasion de revivifier le sens propre de « charge » et de se demander à quoi Cabu donne le plus de *poids* : à la dénonciation de la femme-objet ou à la dénonciation d'une nouvelle arme létale qui épargne les objets (mais pas les humains) ? Toujours est-il que ce dessin a fait plus d'une fois grincer des dents certaines féministes.

²³ Dont on sortira par une action symbolique, à l'exemple d'Agnès Thurnauer qui, pour réagir à la sur-représentation masculine en peinture, réalisa en 2007 une série de *Portraits grandeur nature*, où elle inversait le genre des prénoms de grands artistes : Marcel Duchamp devenait ainsi Marceline. Lutte symbolique qui n'est pas sans rappeler celle, gagnée, pour la féminisation des noms de profession.

²⁴ Fanny Lignon, Vincent Porhel et Herilaina Rakoto-Raharimanana, « Étude des stéréotypes de genre dans les manuels scolaires », in Christine Morin-Messabel et Muriel Sell (dir.), *À l'école des stéréotypes. Comprendre et déconstruire*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 95.

²⁵ Adéla Turin, « Promouvoir la mixité culturelle dans l'éducation des enfants », conférence du 30 mars 2005 prononcée à l'IUFM de Grenoble.

²⁶ Cabu, « Tiens ! C'est vrai !... Y'a longtemps que j'ai pas été rue St Denis... » (non daté), in *Rôti de beauf, Rôti de beauf. Les cent meilleurs dessins de Cabu*, Paris, Le Cherche midi éditeur, 1985, p. 93. De nombreuses prostituées exercent leur métier rue St-Denis.



Fig. 12 : Reiser, « Toutes des chiennes » (non daté),
in *Les Copines*, Paris, Albin Michel, 1981, quatrième de couverture.

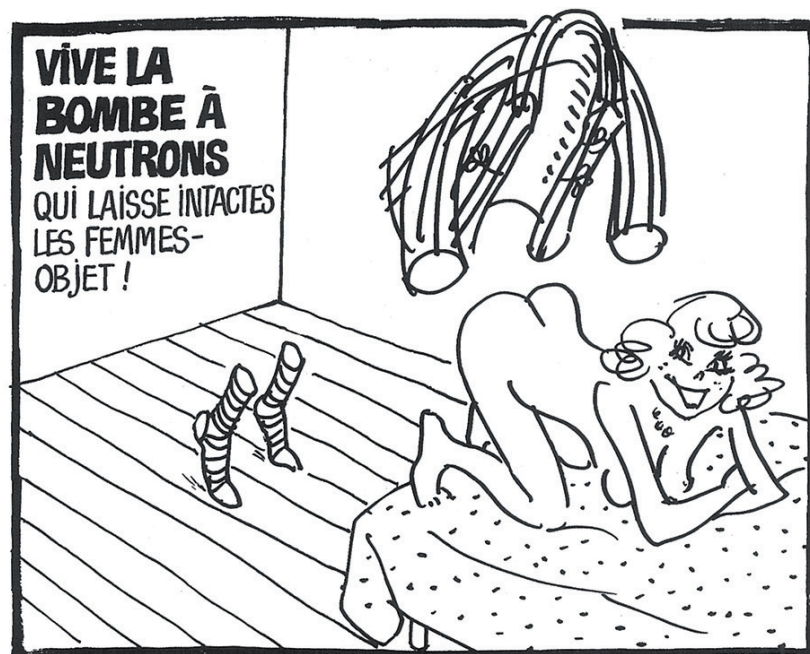


Fig. 13 : Cabu, « Vive la bombe à neutrons ! » (non daté),
in *Bien dégagé sur les oreilles*, Paris, La Découverte, 1985, p. 115.



Fig. 14 : Georges Wolinski, « Il y a une femme à l'Académie ! »
(non daté [mars 1980 ?]), in *Tout est politique*, p. 62.

Lors d'une conférence destinée uniquement à des enfants, dans le but donc de les sensibiliser très tôt aux disqualifications des femmes, la sus-mentionnée Héritier²⁷ n'avait pu résister au plaisir de raconter ce dessin de Wolinski (Fig. 14), réalisé au moment de l'élection de la première femme (Marguerite Yourcenar) à l'Académie française : on y apprend que pour nos deux vieillards durs d'oreille l'Académie est un lieu qui doit évidemment être nettoyé en temps utile par... une femme. Sur le même sujet, Cabu a réalisé une charge plus crue, « Malaise à l'Académie française », où l'on voit la nouvelle venue se soulager de manière peu orthodoxe, faute de sanitaires adéquats (Fig. 15), et dont les propos rageurs font éclater le cadre.

Pour finir, on mentionnera que 2013 aura marqué une avancée hygiénique pour une autre catégorie, celle des « intersexuels » : dans le quartier de Kreuzberg à Berlin, on dispose en effet maintenant de toilettes « trans-genre ». Signalons encore un autre geste de pacification dont pourrait profiter, entre autres, une France jusqu'alors très va-t-en-guerre : depuis le 1^{er} novembre 2013, l'état civil allemand peut déclarer certains enfants de

²⁷ Françoise Héritier, *La Différence des sexes*, Montrouge, Bayard, 2010, p. 23.

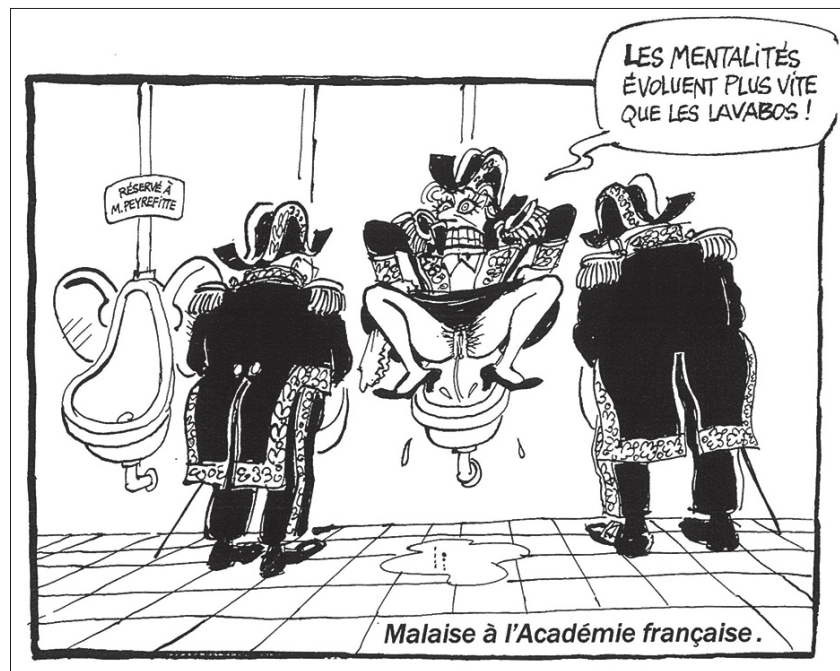


Fig. 15 : Cabu, « Malaise à l'Académie française » (non daté [mars 1980 ?]), in *Les Abrutis sont parmi nous*. 251 dessins présentés par Jérôme Duhamel, Paris, Albin Michel, 1992 (sans pagination).

sexe « indéfini », une première en Europe. On est ainsi passé de l'inintelligibilité à l'indéterminé, et ce n'est pas un mince progrès, vu tous les cas de pathologisation violente que subissent encore les intersexuels. C'était suivre le Conseil d'éthique allemand qui a indiqué que pour les intersexuels, devoir choisir entre les genres, lorsqu'ils se rendent dans les toilettes publiques, constitue un obstacle à la vie de tous les jours. Étonnamment, cela n'a soulevé en France aucun débat. Irait-on vers des relations plus apaisées ? En fait, un besoin de se rapprocher plutôt que de s'affronter se fait sentir, du moins en théorie, depuis une bonne quinzaine d'années. Pour Luce Irigaray²⁸ par exemple, les genres masculin et féminin devraient pouvoir parvenir à vivre ensemble en s'acceptant dans l'absolu de leurs différences. Et pour Gilles Lipovetsky, tous deux, à force de toujours plus d'égalité, finiraient par se confondre²⁹. Ce qui est certain est que le « genre » est devenu un enjeu politique et culturel parce que la hiérarchie des sexes et des sexualités a été fragilisée et que s'est posée autrement la question de leur égalisation.

Université de Münster

²⁸ Luce Irigaray, *Être deux*, Paris, Grasset, 1997.

²⁹ Gilles Lipovetsky, *La troisième femme. Permanence et révolution du féminin*, Paris, Gallimard, 1997.

Décembre 1994

RIDICULOSA

1



avec un dossier sur

L'Affaire Dreyfus
dans la caricature internationale

Numéro publié avec le concours de
l'Université de Bretagne Occidentale

Décembre 1995

RIDICULOSA

2



avec un dossier sur

Eduard FUCHS

Numéro publié avec le concours de
l'Université de Bretagne Occidentale